

Initiation

Waounwa Tinhá

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. Après des recommandations formelles, elle se terminait par « **C'est pour demain matin. Vous l'avez voulu. Pacte signé, impossible de reculer !** »

J'avais d'abord cru à une blague puis à une erreur. Vérification faite, tout semblait normal. Adresse manuscrite, écriture presque calligraphiée. Toutefois, un détail attira mon attention : la provenance et la date de la poste restaient illisibles. De cette enveloppe rouge, le bord supérieur droit détrempe maquillait chiffres et lettres d'une tache légèrement effilochée en bas, griffonnant les pattes fourchues d'un insecte en direction du destinataire : nom, prénom, numéro de rue, code postal puis la ville. L'extrême banalité de tous ces paramètres extérieurs dissimulait à peine une mise en boîte administrative de ma personne. Le sentiment d'une violation à domicile réveilla une révolte sourde impuissante face à une injustice anonyme. Intrigué, démuni, je refermai la boîte à lettres puis revins à la maison, le pas lourd.

Aucun souvenir des vœux secrets formulés à aucune officine, des souhaits exprimés devant aucune instance publique ou privée dans un passé récent, en vue de quelque projet. Pourtant, la simple idée de renoncer me faisait craindre une lourde perte. Mais accepter cet ultimatum qui m'engageait dans une aventure sans la moindre préparation me dissuadait. J'étais pris au piège de la lettre.

Le soir venu, angoissé de ne pouvoir m'endormir, me reposer assez pour affronter l'épreuve annoncée, je ne me couchai qu'après une longue hésitation. La certitude d'une nuit blanche m'empêchait de retrouver ma position habituelle dans le lit, je tournais d'un côté, retournais de l'autre jusqu'à l'épuisement, les yeux grands ouverts.

Le lendemain matin, levé très tôt, en suivant les consignes, j'avais marché jusqu'à la rue. Arrivé là, j'avais tous les choix, sauf aller tout droit. Mais rien ne me décidait à aller à gauche ou à droite. Puis sans aucun choix, sachant que je ne pouvais pas aller tout droit, je m'y engageai, j'allais tout droit. Au bout de quelques minutes, je m'étais retrouvé à aller à droite. Et il y avait quelqu'un devant moi, qui avait une certaine nuque,

un certain cou, des épaules on dirait... on dirait... puis son dos me rappelait quelque chose de familier ! En regardant un peu plus bas, j'avais retrouvé... Vous ne savez pas quoi ? ...mes reins !...

Donc c'était mon dos ! Donc c'étaient mes épaules ! Je me regardais dans le dos ! Jamais je ne m'étais regardé dans le dos ! Paniqué, je baissai la tête, fermai les yeux. J'essayais de faire le point, mon bilan identitaire. Prostré, enterré au plus profond de moi-même, je n'avais plus de moi que des visions. Des spectres allaient, venaient, me traversaient en sortant, en rentrant, m'encerclaient. Je transpirais, pissais, larmoyais, bavais, complètement liquéfié. D'un point fixe de ma tombe, je coulais lentement, me regardais disparaître insensiblement en eaux troubles dans le vide, toutes facultés confondues, jusqu'à la possibilité même de questionner, d'espérer des réponses. Parallèlement, quelque chose faisait du bruit sans pour autant rompre le silence, l'augmentait même, en moi comme en-dehors. J'attendais de voir la tournure qu'allaient prendre les événements, savoir qui j'étais, ce que j'allais devenir. Dans l'attente, ma patience montait peu à peu, jusqu'aux limites de mon âme sans états, me remplissait à ras bord, de la tête aux pieds, me gonflait la peau. Je ne tenais plus qu'en expectative, soufflé à la vitesse d'une fusée mais cloué au sol, tendu sur le plateau cristallin d'une extension vitreuse, surexposé au regard d'un vertige immobile. La sensation d'être entouré d'étrangers soulageait ma solitude sans aller jusqu'à me rassurer.

Réactivant le choc initial du courrier fatal, un impératif catégorique surgi du fond des âges, du passé comme du futur, vint me sonner :

« Parlez !... Maintenant !... Parlez ! »

Trois mots d'une urgence singulière. Le passage du premier m'avait doucement remué les lèvres que je croyais avoir perdues depuis ma saturation. Avec les deux autres, ma bouche revenue de tout, ravie d'anonymat, céda sous la pression d'une déferlante inouïe :

« Je te réponds à la lettre. Celle que tu ne m'as pas encore envoyée, que tu n'as pas encore écrite, que tu ne m'as même pas promise, n'en ayant jamais eu l'idée. Je t'écris pour que tu y penses, l'écrives, me l'envoies. J'attends de tes nouvelles. Je t'attends. J'attends. »

Depuis que j'y pense, à elle, à sa réponse, jamais je n'aurais imaginé que cela prendrait autant de temps. À force, je ne sais plus quand j'ai commencé, ni quand finir. Je ne sais plus où j'en suis avec toi, ni d'où je t'écris. Une seule certitude, un simple constat : écrire pour toi, j'en déborde, inondé de toi par cette écriture, détourné de tout par cette lettre sans queue ni tête, adressée de si loin à toi si loin, une quête urgente de ta lettre à m'écrire d'urgence par ma réponse urgente dont elle va venir, qui vient t'en donner l'idée, l'intention de l'écrire, la volonté de passer à l'acte. Peu importe le contenu, une page blanche, une simple feuille froissée, même une enveloppe vide, s'il te plaît, fais quelque chose. J'attends, je n'en peux plus de t'attendre...

Il est vrai que tu as abusé de l'innocence de mes parents, de leur désir naturel d'avoir un enfant, que tu as lâchement comblé en m'envoyant quelque part, ici par pur hasard comme partout ailleurs. Puis tu as disparu dès la signature de notre contrat dont je suis l'unique témoin vivant, à l'insu de mes parents, sans savoir comment en respecter les clauses que j'ignore encore. Ce contrat à durée indéterminée, signé même jour, même nuit...

Nous ne se connaissions pas vraiment. S'étant à peine croisés il y a des lustres certes, hier peut-être, à moins que ce ne soit une imminence pure, l'annonce de rien. Cela doit simplement cheminer dans mon cœur jusqu'à mon corps, dans les ruelles de ma peau, pour arriver en sueurs froides ou chaudes aujourd'hui, demain sans doute. Nos regards dont je ne me souviens plus, avaient dû s'entendre en un clin d'œil, n'avaient pas eu le temps de se poser, ni sur toi, ni sur moi. Ils n'avaient pu rien dire de toi, de moi, l'un à l'autre. Puis nous avons disparu, l'un pour l'autre. Tout de suite aperçus, ce fut déjà trop tard. Maintenant je suis là à attendre, t'attendre, me faisant des idées, que tu m'attends aussi. M'entends-tu ? Alors pourquoi ce vide, ce silence ? Est-ce moi qui suis aveugle, sourd ? Il faut qu'on se parle, avant qu'il ne soit trop tard, même s'il est trop tard, il n'est jamais trop tard. Je n'espère rien mais je ne désespère pas. Ni emprisonné, ni libéré. Ni vivant assez pour l'affirmer, sans être mort pour de vrai. Elle doit avoir peur du ridicule, la mort. Oui le ridicule de penser à moi, de s'occuper de mon cas, vu que d'autres plus importants la séduisent, valent davantage la peine, la fierté de les casser, les fracasser, pour faire événement, au lieu de s'abaisser à ce néant incarné : Moi. Rescapé par défaut, mon zéro pointé ignore ce vide dont il trace le cercle épidermique pour se contenir. Il n'y arrive pas, mais essaie toujours, ne peut y renoncer, ne vit que d'essayer ; Il aura essayé, aura été l'avortement perpétuel dont il aura vécu. De là à dire un jour qu'il a existé, sa prétention

en bégaye rien qu'à l'idée. Autant aller pisser sur l'herbe en faisant croire à tout le monde qu'il a plu, espérant par cette insignifiance que la terre entière lui dirait merci, merci d'avoir servi à quelque chose, alors que personne ne demande rien à personne, encore moins à lui. Et alors ?

Alors je demande pardon à ma mère, d'avoir écouté aux portes de son ventre, d'avoir entendu ses échanges avec mon père, avec mes frères, mes sœurs, les voisins, d'autres inconnus rencontrés par hasard. Les paroles prononcées sans trop y croire parce que personne ne demande d'y croire, mais de les prononcer sur le pont des politesses si l'on veut garder des liens avec les autres. Les paroles auxquelles elle croyait vraiment, ma mère les gardait pour nous. Sachant bien qu'on la prendrait pour une folle si jamais nos conciliabules devenaient publics. J'en avais appris très tôt à faire la part des mots. Ayant deux oreilles je savais pourquoi : une pour ces riens de folie partagée avec ma mère depuis son ventre ; une autre pour les formalités autour d'elle, loin de nous par la force du ventre rond dont j'étais la gravité, l'attraction et la répulsion. J'étais attendu certes, mais j'avais la conviction que c'était de pied ferme. Ma mère m'attendait pour être moins seule au monde. Mon père m'attendait comme un tremblement de terre, une bombe à retardement. Les villageois avec une curiosité apeurée. Atterrir pour débiter ici chez nous, je ne pouvais passer inaperçu. Ma naissance comme un véritable coup de foudre allait initier une nouvelle ère dont je portais, depuis le ventre de ma mère, l'entière responsabilité sans y être pour rien. Une naissance retentissante attendue comme la vraie, la définitive. Celle qui rendrait inutiles les autres à venir. Celle qui consolerait des précédentes plus ou moins ratées dans le village : non pas les malformations de naissance, les mort-nés, mais seulement ces personnes qui ont grandi dans l'oubli de crever, ces fardeaux pour la terre entière, y compris pour leurs parents ; ceux qui ne doutent jamais de rien, affichent partout la honte d'être en une félicité, une publicité mensongère de l'existence, personnalités nuisibles à leurs semblables, à la planète entière, toujours prêtes à mordre pour usurper tout pouvoir, tuer pour asseoir leur autorité. Une détonation, disait mon père, un bon tremblement de terre et hop ! ... Plafonds, murs et autres frontières invisibles explosent. Projetés ensemble par ce tsunami, les victimes et les bourreaux ne survivront qu'en s'agrippant entre eux sans préavis, sans avoir négocié leurs accords éventuels. Pour mon père, une crise salutaire inaugurée par la naissance de son fils serait l'occasion ultime d'un nouveau soleil pour un vrai jour, en attendant une vraie nuit... »

« **Vraie nuit** » : deux mots arrachés à l'interminable coulée, sur lesquels je rebondis hors de la cascade des rêves paternels, de l'emprise maternelle, désormais libre, léger, nu. Retour après une longue absence improvisée par cette injonction dans mon dos. Parachuté dans la cohue mondaine des identités remarquables, j'avais encore la nuit dans les yeux, le ventre à la place de la tête, le contre-jour à cœur, condamné à comprendre ce qui pouvait l'être sans question. Perspective du silence, de la voix off. Quant à savoir si cette cohue célébrait une victoire sportive, une élection cruciale, une fête quelconque, cela me faisait des murmures dans la tête et par-dessus. De les entendre je sombrais dans la vérité, dans ses versions et diversions, au même titre que l'initiation : se regarder dans le dos en marchant tout droit sur un chemin dont on sait qu'il ne mène nulle part à gauche, à droite, jusqu'à devenir soi-même cette vibration de paroles amorties, vidées de toute signification par leur répétition compulsive. À ce terme, **compulsive**, je me surpris à chanter autant que je l'étais par une même voix :

*Une larme amortie, depuis toujours,
Rit de ses multiples yeux.
Gouttes timides sur feuille éperdue,*

*... Suintent en brûlures
... d'une gorge nouée.*

*Incertaine, toute supplique.
Ô nuages complices ! Je vous reconnais !
Le chemin n'attend rien, ni personne,
Il renvoie de la lumière, écho aveuglant
De sa propre cime : arbre tu es !*

Alors ?

Alors prier, oui, mais vraiment !

Se taire, chanter, danser
Sur la tombe de nos solitudes

Regain de courage ? Folie douce ? Enfoncé dans cette foule compacte en quête de sa raison, sans interroger personne, la voix en poupe, la peau tendue à l'écoute, les pores aux aguets, je n'étais plus qu'une attention superficielle acérée. Chacun de mes pas mobilisait mon corps tout entier, en un curseur rythmique réactif, opérant un réglage automatique de mes relations. Alertes intuitives variables, ma proximité, mon éloignement et leurs intermédiaires improbables me jouaient en percussions. Je roulais ma caisse dans le silence des codes, politesses et pressions. Je passais.

Arrêt d'urgence : les vociférations individuelles dans la foule s'accordaient mal en vue de faire entendre l'harmonie d'une joie supposée partagée. Instinctivement rétractée, mon écoute affichait les bavardages en leurs détails matériels.

Ici, des postillons m'obligeaient à relier mes mains en parapluie devant mon visage, tout en surveillant les mouvements de leurs lèvres : ramassées en cul de poule offert à un mot puis ouvertes à l'articulation régionale d'une voyelle fendue en deux. La bouche suivait. Tantôt esquissait une ventouse, tantôt attirait le regard dans sa béance aux dents plombées par endroits, mine d'or, d'argent scintillant sa richesse sur les restes de décombres que la misère n'avait pu combler.

Là, selon leurs volume, acuité ou rondeur, les consonnes cognaient derrière les dents, dégringolaient des alvéoles sur la langue puis remontaient vers le palais. Ces petites gesticulations alternées aux clignements des yeux, gonflaient, dégonflaient puis regonflaient les joues.

Pantomime grimaçant les dessous grotesques de cet air pénétré qu'arborait le visage lisse des discours.

Continuant de marcher dans cette marée humaine, toujours inquiet de ne jamais cerner sa cause, j'allais m'engloutir quand soudain :

« Regardez ! ... Le ciel !... Regardez ! »

Un individu bien éméché apparemment, pointant du doigt ce cri vers l'horizon, déclencha des quolibets dans la foule : « Faut rien attendre d'un ciel sourd, muet, aveugle ! » D'un coup d'œil à l'horizon, une rencontre me frappa d'hébétude :

« Grande, droite, majestueuse entre ciel et terre, elle se tient dans la lumière jaune du soleil couchant. Le feuillage de ses cheveux balaie les nuages, caresse les étoiles naissantes.

Fasciné, j'étouffe de l'observer, de la tête jusqu'aux pieds. Ses pieds immenses écrasent une pirogue sur ce fleuve trop petit pour elle. Est-elle vivante ? Est-ce un animal ? Un humain ? Peut-être une déesse ?

Mes bras bougent, tendent vers elle malgré moi. Mes mains ouvertes la touchent sans l'atteindre. D'un regard oblique vers moi, elle me prend, immobile, dans sa tendresse occulte. Je m'abandonne en lui résistant. Mon cœur bat la chamade. Je ne réfléchis plus, ne parle plus, suant à grosses gouttes de peur. Je ne la connais pas, mais ne peux m'y résoudre. Je dois la connaître certainement. Très proche d'elle, si loin pourtant, je veux la suivre, me laisser porter mais, en même temps, partir en courant, l'oublier... Tout perdre ou tout gagner : arc-bouté au dilemme, je ne sais que faire... Aidez-moi ! »

Cet appel au secours me décrocha définitivement du ciel, m'abandonna au monde déserté par la foule. Je repris mes pérégrinations en quête d'autrui, de vous peut-être...

Depuis lors, la moindre question posée, de la plus banale à la plus complexe, m'incite irrésistiblement à **raconter une histoire**.